

Littérature

Janine Massard sort les non-dits de l'oubli

Avec «Question d'honneur», la romancière vaudoise revient sur un drame survenu en 1947 dans l'intimité d'un foyer aisé de La Côte, et sur les ravages du silence

Caroline Rieder

Atablée au Restaurant La Grange, attenant au Théâtre Benno Besson à Yverdon, Janine Massard est plongée dans un polar islandais: «J'aime bien lire dans les établissements publics, ça m'aide à me concentrer, et j'apprécie ce type de roman. Même si, souvent, on se régale de ce qui se passe ailleurs sans regarder ici.» L'auteure, qui vit aujourd'hui à Yverdon et est née à Rolle en 1939, sait à merveille débusquer, dans son coin de pays, la petite histoire dissimulée dans la grande. Dans *Gens du lac*, en 2014, elle avait mis en lumière le courage de ces pêcheurs qui ont prêté main-forte à leurs collègues français pour faire passer en Suisse des hommes en danger, et amener de l'autre côté du matériel pour les maquisards. Leur donner une existence romanesque est une manière de leur rendre hommage, tout comme l'est *Question d'honneur*, en lice pour le Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne.

Gens du lac est né d'un document de remerciement de l'état français adressé au père de la cousine de Janine Massard. Ce nouveau roman puise aussi à la source du réel. «C'est une histoire que j'ai entendue. Je n'ai pas l'imagination assez morbide pour l'inventer. Une histoire comme Jacques Chessex aimait à en raconter, de celles dont on croyait qu'elles ne touchaient pas les bourgades protestantes, à cause de l'esprit rationnel de cette religion.»

Dans un village vigneron de La Côte dans les années 1947-1948, la fille aînée de l'instituteur se retrouve enceinte après avoir été violée dans un bal par des inconnus. A une époque qui s'appuie encore sur la sainte trinité église-état-école, il se révèle impossible pour le père, garant de la morale, d'assumer publiquement ce qui arrive à sa fille. Le chef de la maison prendra alors une décision qui va influencer le destin de toute la famille.

Pour «tenter de dire la chose», comme elle l'annonce dans le prologue, Janine Massard avance des mots qui posent le décor, invitent dans cette étouffante culture du silence. Des mots qui décortiquent l'implacable logique qui, au nom de l'honneur à préserver à tout prix, va mener au drame. Elle dénonce aussi l'écrasante solitude d'une jeune fille de 17 ans dont les parents peinent à croire qu'elle



Janine Massard rappelle dans «Question d'honneur» qu'à l'aube des années cinquante, la femme «était coupable quoi qu'il arrive». DR

«Le sujet du livre peut paraître décalé aujourd'hui, mais il faut se rappeler qu'il n'y a pas si longtemps, les femmes étaient toujours coupables»

Janine Massard Auteure

n'y est pour rien dans ce qui lui arrive: «Le sujet de ce livre peut paraître décalé pour toutes les personnes nées après les années 70, mais il faut bien se rappeler qu'à une époque pas si lointaine, les femmes étaient coupables quoi qu'il se passe. Et personne n'était épargné. Quand j'étais petite, on nous avait mises en garde contre «la traite des blanches». Des groupes étaient connus pour enlever les filles, les droguer et les envoyer à l'étranger.»

Des stratégies pour taire les événements honteux qui survenaient «même

chez les riches», remarque celle qui rappelle être née dans un milieu modeste où elle a bien connu la «triangulation église-état-école.» Plus que le silence protestant, c'est le silence tout court dont elle dénonce les ravages: «Ce type d'événement s'est aussi passé dans les cantons catholiques.»

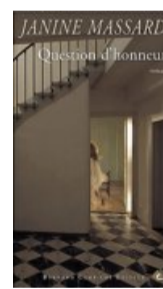
La suite du roman explore les conséquences psychologiques pour la petite sœur de 10 ans, qui a assisté à l'impensable, cachée près du piano. L'enfant voit sans comprendre, et voudra ensuite absolument croire au «cauchemar de bise» dont lui parle avec insistance sa mère le lendemain. Accablée par ce fardeau, elle ne s'adaptera jamais vraiment au monde qui l'entoure.

«La remettre dans le monde»

Tout comme la critique sociale et le poids de l'héritage, le statut de la femme occupe une place privilégiée dans les romans de Janine Massard. L'auteure de *La petite monnaie des jours* en 1985, qui a obtenu le Prix Schiller, de *Terre noire d'usine* ou encore de *Ce qui reste de Katharina*, sans oublier le poignant et autobiographique *Comme si je n'avais pas traversé l'été*, sur le deuil, a voulu rappeler ici la rapide et spectaculaire évolution des mœurs. Elle embrasse ainsi un demi-siècle d'histoire aux bouleversements spectaculaires: «On a vécu une révolution, avec le droit de vote des femmes, l'arrivée de la pilule et la légalisation de l'avortement. Ensuite, tout va continuer à s'accélérer avec l'arrivée de l'informatique. C'est étonnant comme tout a pareillement changé en si peu de temps.» Ce livre, elle l'a ainsi fait pour lutter contre l'oubli, et «rendre justice à cette petite fille traumatisée, la remettre dans le monde».

Lausanne, Cercle littéraire

Sa 7 janvier de 11 h à 13 h, rencontre avec Janine Massard. (Complet)
prixdeslecteurs@lausanne.ch
www.lausanne.ch/prixdeslecteurs



Question d'honneur
Janine Massard
Bernard Campiche, 214 p.

Quand la guerre froide se propage jusqu'au Chili

Cinéma

Présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, «Neruda» déroule la vie du poète et politicien en évitant les travers du biopic

Pablo Larraín aime triturer l'histoire récente du Chili. Celle qui gratte, fouillant tant les dérives de la religion (*El Club*) que celles de la dictature et de sa transition démocratique (*Santiago 73, post mortem, No*). Le réalisateur a pourtant «mis des années à accepter» l'idée émise par son frère de producteur: raconter Pablo Neruda. Parce que l'immense poète et politicien engagé est dans l'ADN de la république andine. «Les mots qu'il a écrits sont devenus le langage identitaire de notre société, encore aujourd'hui», raconte-t-il au téléphone, mains libres, entre deux coups de volant.

Cela tombe bien, parce que *Neruda*, en salles la semaine prochaine, est «un road movie. Mais aussi un western, une comédie noire et un biopic qui n'en est pas un.» On ne cherchera donc pas forcément toutes les vérités dans la traque du sénateur déchu pour «traîtrise» par un flic aussi fascinant que fasciné. Le fidèle Gael García Bernal est cet inspecteur Clouseau aussi maladroit qu'inquiétant, qui refuse de n'être qu'un personnage secondaire». Luis Gnecco, lui, est l'artiste communiste en fuite, futur Prix Nobel de littérature (1971), qui s'amuse tout en gourmandise ironique de sa propre tragédie.

Le film est sur ce fil: un poème visuel qui danse avec la réalité pour s'éloigner du phantasme de la reconstitution fidèle. Comme ces dialogues découpés en plans dans une enfilade de décors différents. Ou même ces scènes volontairement à contre-jour. De cette poursuite sortira pour de vrai *el Canto General*. Plus de 15 000 vers dans une œuvre gargantuesque et protéiforme, témoin d'un temps où les géants des lettres n'hésitaient pas à s'engager dans la chose publique.

Claude Ansermoz

Antibiopic (Chili/Argentine/France/Espagne, 108') ★★★
En salles me 11 janv.



L'acteur chilien Luis Gnecco campe l'artiste communiste Pablo Neruda.

John Berger, auteur rebelle au charisme de rock star, s'est éteint à 90 ans

Carnet noir

L'écrivain et critique d'art anglais est décédé lundi à Antony, à côté de Paris

La scène a lieu cet été, sur une île en Grèce. Deux Athéniens, apprenant que la fille de l'écrivain, critique d'art et scénariste John Berger se trouve en villégiature dans les Cyclades, la prient de leur accorder une rencontre. Lorsque arrive Katya Berger (par ailleurs critique de théâtre de la *Tribune de Genève*), des larmes d'émotion roulent sur leurs joues. «C'est un immense honneur pour nous, lui assurent-ils. Nous sommes tellement admiratifs du travail de votre père.» Celle qui a traduit plusieurs textes de l'intellectuel engagé - dé-



Artiste complet, John Berger a aussi été peintre et scénariste. SALVATORE DI NOLFI

cédié lundi à 90 ans - ne s'étonne plus de cette vive émotion. Souvent, lorsqu'elle lui rendait visite à Antony, banlieue parisienne où il a vécu les trois dernières années de sa vie, elle lui transmettait les messages de ses nombreux admirateurs. Tout au long de sa vie, l'artiste aura joui d'une fascination comparable à celle d'une rock star.

Particulièrement connu dans le monde anglo-saxon, John Berger s'est notamment rendu célèbre avec son roman *G.* - la lettre pouvant faire autant référence à Don Giovanni qu'à Garibaldi - mettant en scène un héros aussi séducteur qu'anarchiste. A la fois conspué et porté aux nues, ce roman lui vaut le Booker Prize en 1972. Lors de la remise de la prestigieuse récompense, John Berger crée le scan-

dale en dénonçant l'exploitation coloniale des Caraïbes par Booker McConnell, révéral par ce prix. Dernier coup porté à l'Angleterre conservatrice des années 70, il ajoute qu'il versera la moitié de la somme reçue - 5000 livres sterling - au parti des Black Panthers, qui, disait-il, résistaient «en tant que Noirs et en tant que travailleurs».

Il a quitté Londres au début des années 60 pour la Provence avant de se rapprocher de Genève et de s'installer en Haute-Savoie. C'est à Quincy qu'il s'établit en 1973, où il passera quarante ans.

«Il était l'incarnation de l'énergie, de l'attention, de la quête de sens. Les graines qu'il a semées continueront de croître, assure Katya Berger. C'était un être rare, d'une générosité sans bornes.

Il accordait son attention à chacun, sans hiérarchie. Il entretenait une correspondance extrêmement fournie avec beaucoup de monde, et ce jusqu'à la fin de sa vie. Ce que ceux qui l'admirent reconnaissent, c'est sa capacité à dire ce que tout le monde sait confusément en soi, mais qui n'a jamais été exprimé.»

Son fils, le cinéaste genevois Jacob Berger, dresse un portrait plus complexe de ce père brillant. «Tous les enfants admirent leurs parents. Devenus adolescents, ils perçoivent normalement les limites et les failles de leurs géniteurs. Avec mon père, cela n'a pas été le cas pour nous, ses enfants. Le mythe de la figure paternelle géniale et toute-puissante ne s'est jamais déconstruit. A un moment

donné de ma vie, j'ai eu envie de raconter le rapport difficile que j'ai entretenu avec ce père doux mais écrasant. Ça a donné *Aime ton père*, avec Gérard et Guillaume Depardieu (sorti en 2002). John et moi avons été brouillés pendant une dizaine d'années après ça.»

Jacob Berger souligne encore que son père était en «adéquation totale» avec ce qu'il professait: «A Quincy, les toilettes étaient une cabane au fond du jardin, au-dessus d'un trou dans la terre vidé tous les mois de novembre.» Tous s'accordent à dire que cette cohérence entre ses idéaux et sa vie faisait partie intégrante du succès de John Berger, au même titre que ses idées, sa faculté d'écoute et son très grand charisme. Marianne Grosjean